

L'ELITISME POUR TOUT LE MONDE

interview de Jean-François Lyotard



Terminal :
Que pensez-vous que
l'utilisation des
ordinateurs peut apporter
à la musique, à la
littérature, aux arts
visuels ? Quel renouveau
cela peut-il représenter ?

nie du contexte et du pré-texte sur le texte ? Télécopage des phases de l'écriture artisanale ? A coup sûr, traumatisme de l'écrivain. L'expérience portait strictement sur la pragmatique de l'écriture, c'est-à-dire sur le fait que les "auteurs" étaient dans une situation d'interrelation qui n'est pas traditionnelle. Ils ne disposaient pas de leur brouillon, ils ne pouvaient pas le réouvrir, étaler ce qu'ils avaient déjà écrit, le reprendre, etc. puisque les premiers jets étaient en mémoire dans la machine au même titre qu'un texte définitif.

Dès que c'était mis en mémoire, c'était lisible immédiatement par les autres. Il y avait donc interférence de l'écriture solitaire avec sa mise en réseau, c'est-à-dire sa diffusion. De là un trouble. Nous l'avons analysé à la fin du volume dans un Post-Scriptum de l'équipe, auquel je vous renvoie.

Maintenant, vous me questionnez plus largement sur l'incidence des machines de langage et de pensée, sur la littérature... Il me semble que d'une certaine façon, elle ne change pas grand-chose et que d'un autre côté, elle provoque des modifications. Il faut assumer cette contradiction si l'on veut être sérieux. Quand au fond, la question est : qu'est-ce que la littérature ? Il est bien évident que ce ne sont pas les machines qui vont changer ce fond. Qu'est-ce qu'un écrivain ? Quelqu'un qui travaille sur, avec et contre sa langue au sens le plus large du terme. Non seulement sur sa langue maternelle, éventuellement sur les autres langues qu'il a apprises, mais aussi sur une énorme quantité de choses qui forment sa langue : toutes ses lectures, tout ce qui a déjà été écrit. Un écrivain est un homme qui lit – comme Malraux disait qu'un peintre est un homme qui regarde des tableaux. Quand on se met à écrire, il

**LES MACHINES
STRUCTURALES
NE SONT PAS
LITTERAIRES**

faut lutter contre tout cela, contre ce que la langue dit toute seule, ce que la langue, cultivée ou non, a déjà dit. Car on a à faire passer, à insinuer quelque chose qui n'a pas été dit. De là la souffrance, comme chacun sait (même chose en peinture). Ce travail s'appelle dans le vocabulaire idéologique contemporain "création" (le terme est romantique). C'est se battre contre ce qui est déjà pour ce qui n'est pas encore.

Quand on n'est pas un imbécile, on a du mal à croire qu'on est digne de le faire. Si la littérature exige quelque chose comme cela, alors les machines dont nous parlons, qui sont des machines à faire des romans, des contes, des poèmes, des récits ou à moduler des romans, ne sont pas vraiment littéraires. Elles me semblent simplistes. Elles sont essentiellement structurales. Elles ont en mémoire des structures, des phrases ou de plus gros ensembles, des paragraphes, voire même des chapitres entiers de romans. Ce sont des machines à syntaxe dure, depuis la phonologie jusqu'à la grammaire, et même à la "littérature" si l'on veut, mais au sens des "genres littéraires". Des syntaxes sont mises à disposition du public qui peut fabriquer des morceaux de "littérature", entendez des séquences de langage que ce public peut reconnaître comme appartenant à tel genre littéraire.

Terminal :
Quelle forme pourrait prendre une philosophie assistée par ordinateur ?

J.F.L. : C'est la première fois que j'entends cette formule démoniaque, qui m'intéresse.

Terminal :
Pensez-vous que la réflexion philosophique sur l'informatique et les nouvelles technologies soit suffisante ? N'y a-t-il pas une carence énorme, en particulier en France ?

J.F.L. : Il y a eu un trou dans la tradition académique française, un trou qui concerne l'épistémologie. Depuis Bachelard jusqu'à la réapparition de logiciens qui sont allés faire leurs études aux Etats-Unis, il n'y a rien eu, à part un courant fort intelligent qui était lié aux recherches mathématiques de Bourbaki. Il y a eu une négligence liée à l'existentialisme, à la phénoménologie. Mais ce retard est en train d'être rattrapé avec la génération qui a aujourd'hui 30 ans, avec des logiciens, avec des ingénieurs.

Terminal :
A défaut d'intelligence de la révolution vivons nous une "révolution de l'intelligence" ?

J.F.L. : C'est l'intelligence qui est révolution ! Qu'est-ce qu'être intelligent ? C'est avoir appris ces choses et se dire : "Et si on faisait autrement ?". Cela veut dire changer les modèles et les manières de penser, les structures, déplacer les problèmes.

Si vous entendez révolution de l'intelligence au sens de mettre de l'intelligence à la disposition de tous par les nouvelles technologies, c'est une révolution au sens commercial du terme et je ne me sens pas concerné. Comme si l'intelligence était une marchandise ! Mais si je regarde l'histoire des sciences et des arts depuis un siècle je vois des révolutions au sens de Khun. Quelqu'un comme Duchamp a complètement révolutionné l'intelligence du phénomène artistique, parce qu'il était prodigieusement intelligent. Il en va de même pour Einstein. Il ne s'agit ni de l'intelligence de la révolution ni de la révolution de l'intelligence, mais à mesure où de plus en plus d'opérations mentales relativement simples sont prises en charge par les machines, par les mémoires ou par les programmes, cela veut dire que l'intelligence va devenir de plus en plus la chose que les machines n'arrivent pas à accomplir.

**L'INTELLIGENCE
LA CHOSE
QUE LES MACHINES
NE PEUVENT
ACCOMPLIR**

Terminal :
Vous dites que les "Immatériaux" étaient essentiellement une exposition problématique. Mais avez-vous quelque chose de positif à dire ? Quelle est votre thèse ?

J.F.L. : On ne peut pas dire quelque chose de positif. Une thèse cela voudrait dire "voilà ce que va être le 21^e siècle, voilà comment cela se nommera".

Terminal :
Cela pourrait être
éthique, vous dites : "Je
ne sais pas si on arrivera
à mécaniser l'intelligence
ou la création", mais faut-
il essayer de le faire ?
Faut-il dépenser les
crédits de la recherche
sur ce sujet ?

J.F.L. : *Votre question présuppose que nous sommes maîtres de ces développements or nous n'en sommes pas maîtres.*

Terminal :
On peut avoir un avis.

J.F.L. : *Un avis est une chose, une prescription en est une autre.*

Terminal :
Une prescription alors.

J.F.L. : *Une prescription supposerait qu'elle puisse être suivie d'effets, or et c'est ce qu'avait bien vu Lewis Mumford, ni les sciences, ni les techniques, ni les arts n'ont jamais été motivés par une demande.*

Terminal :
Mais il y a bien des
programmes de
recherche militaire !

J.F.L. : *Les techniques et les sciences ne cessent de déstabiliser ces programmes de recherche militaire : on lance un programme, et il est dépassé bien avant qu'il soit fini, on est alors obligé de le reviser en cours de route.*

Il y a des choses à préserver, mais elles sont de l'ordre de la défensive, pas de la prescription. Attention ! On a opposé des raisons analogues à Pasteur, pour qu'il n'aille pas regarder dans le sang des gens. Qu'on fasse des manipulations génétiques n'appelle chez moi aucune objection de principe.

Terminal :
Et si on fabrique des gens
identiques ?

J.F.L. : *Ce n'est pas cela que l'on fera. Vous avez dans la tête le fantasme des pouvoirs, comme s'il y avait encore des pouvoirs, qui étaient maîtres du monde... Vous avez "1984" dans la tête !*

Terminal :
Mais le marché... les
intérêts commerciaux...

J.F.L. : *Le marché a intérêt à diversifier, il va vers la singularité, il va vers le complexe. Il lui faut sans arrêt ouvrir des créneaux, susciter une diversité de demandes. On ne va pas du tout dans le sens d'une massification. Et cela sera, donc, une limite objective au clonage.*

**LE DROIT
À LA COMPLEXITÉ**

Terminal :
Au bout du compte, que
préservez-vous ?

J.F.L. : *Ce que je demande qu'on préserve c'est la possibilité, offerte à tous (tous n'en profiteront pas) de tout complexifier, c'est-à-dire de complexifier leur approche d'eux-mêmes, leur approche du monde sensible, leur approche du monde sentimental et intellectuel. Cela s'appelle la culture !*

Terminal :
Préserver la culture, pas
de barbarie
simplificatrice, fut-elle
technologique ?

J.F.L. : *Maintenant si vous me dites : "Et les droits de l'homme ?" Eh bien, je vois les droits de l'homme comme cela : c'est le "droit à la complexité". Donc n'interdire aucune diffusion que ce soit, ne pas fabriquer des êtres qui n'auraient pas le désir de complexité.*

Terminal :
C'est une vision assez
élitiste !

J.F.L. : *Oui, l'élitisme pour tout le monde. Ce n'est pas un projet démocratique, mais un projet parfaitement républicain. Ne pas rendre le peuple comme il est, mais l'élever à la hauteur d'une République. Le sujet d'une République, dans la vieille tradition, est un citoyen éclairé, un être très complexe, et il faut le produire parce qu'il n'existe pas.*

**Entretien recueilli
par Pierre LEVY
et Eric BRAINE**

1) Cf. dans ce numéro "La Dérabade" de François Châtelet.